

NOTICE
SUR LES MISSIONS
DU
DIOCESE DE QUEBEC,
QUI SONT SECOURUES PAR L'ASSOCIATION DE LA
PROPAGATION DE LA FOI.

JANVIER 1842, N^o. 4.



QUEBEC :
DE L'IMPRIMERIE DE FRÉCHETTE & CIE.
IMPRIMEURS-LIBRAIRES, N^o. 13, RUE LAMONTAGNE.

Avec Approbation des Superieurs.

née, je pusse continuer ma route jusqu'en Canada, pour en ramener aussitôt un ou deux prêtres. Je pourrais laisser, dans différens postes, des provisions qui nous serviraient pour le retour.— Nous pourrions être à Québec vers le 20 juillet, et en repartir vers le 20 août. Le surcroît de frais occasionné par cette excursion n'excéderait pas £25 ou £30. V. G. croira peut-être qu'il y a en moi un désir de revoir le Canada ; elle ne se trompera pas tout-à-fait : mais du moins ce ne sera pas mon seul motif. Lorsqu'on est au lac Lapluie, on a fait 180 lieues du plus mauvais chemin vers le Canada. Si V. G. trouve la chose faisable, elle voudra bien me le faire signifier par l'express d'hiver. *

Mes sauvages de St. Paul, auxquels j'ai communiqué l'expression des bons souvenirs de V. G. ont été sensibles à cette marque de tendresse paternelle. Ils se sont rassemblés aujourd'hui après la messe, pour me prier de vous en témoigner leur reconnaissance, et vous assurer que leur constance dans la foi durera autant que leur vie.

Le ministre Evans, que j'ai vu cet hiver, et qui était venu presque à ma suite, depuis le lac du Cygne jusqu'ici, bat enfin du chemin nouveau. Il est allé du côté du lac *Athasbasca* où nous aurions pénétré depuis long-temps, si nous en eussions eu les moyens. Les sauvages de ces lieux sont bien disposés ; mais quelque succès que l'on

* Mgr. l'évêque de Québec ne pouvant envoyer de nouveaux missionnaires à la Rivière-rouge, le printemps prochain, le voyage de Mr. Belcourt est inévitablement remis à un autre temps.

puissé avoir par la suite, il ne pourra pas être aussi prompt ni aussi entier qu'il l'eût été si nous eussions prévenu les prédicateurs de l'erreur.— Espérons que les secours que va nous procurer la charité de nos bons fidèles du Canada, joints à ceux que semble nous assurer la constante bienveillance de l'association de Lyon, mettront Mgr. de Jullópolis en état de nous envoyer porter la parole de vie dans bien des endroits où elle n'a point encore pénétré jusqu'à présent.

J'ai l'honneur d'être, &c.

G. A. BELCOURT, Ptre., Missionnaire.

MISSION DE LA COLOMBIE.

LA lettre suivante de Mr. Blanchet à Mgr. l'évêque de Québec, apprendra au lecteur que d'autres lettres du mois de septembre 1840, ont été expédiées de la Colombie pour le Canada, par un vaisseau allant à New-York. Malheureusement, malgré les recherches actives faites en cette ville, l'été dernier, par Mr. le Président du conseil de régie de l'association de la propagation de la foi, ces lettres n'ont pu être retrouvées : ce qui nous met dans la triste nécessité de ne donner qu'un rapport tronqué des travaux des dignes prêtres chargés de porter les lumières de l'évangile dans cette intéressante partie des missions du diocèse.

Lettre de Mr. Blanchet à Mgr. l'évêque de Québec.

St. Paul de Wallamette, 23 février 1841.

Monseigneur,

Je suis heureux de pouvoir vous annoncer que mon pieux collaborateur, Mr. Demers, et moi jouissons toujours d'une santé florissante. Depuis plus de quatre mois, nous n'avons pas eu le plaisir de nous entretenir, si ce n'est par écrit ; et cela par l'impossibilité d'abandonner nos postes respectifs, et par la difficulté des communications dans cette saison de l'hiver. Nous nous reverrons la semaine prochaine, et c'est un plaisir dont un missionnaire seul peut avoir une juste idée.

Votre Grandeur recevra, dans le cours de l'été prochain, deux lettres de la Colombie ; la première du mois de septembre de l'année expirée, envoyée par la goëlette *Mary-Land*, capt. Couch, allant à New-York, et la seconde du mois de novembre suivant, par la voie de la Californie. * Je continuerai dans celle-ci le récit commencé dans la première.

Je laissai Wallamette le 4 mai, pour me rendre à Cowlitz auprès de mon confrère Mr. Demers, afin de nous concerter ensemble pour les travaux de l'été. J'arrivai le 5 à Vancouver, où Mr. McLaughlin me reçut avec cette politesse exquise qui lui est familière. J'eus le plaisir de trouver à ce poste deux caisses venant de Paris, dont l'une contenait des livres, et l'autre des ornemens d'église. J'en partis le 7, et le 9 au soir les deux

* Cette lettre seule est arrivée à son adresse.

missionnaires avaient le plaisir de s'entretenir ensemble. Le Seigneur ne permit pas que nous jouissions long-temps de cette consolation peut-être trop humaine ; car bientôt une lettre me fut présentée où l'on réclamait ma présence à Nesqualy. Il n'y avait pas à hésiter, et je partis le 14 pour ce poste, et Mr. Demers de son côté se mit en route pour aller visiter les Tchinouks. Ne pouvant trouver de canot pour faire ce trajet par la rivière Chekilis, il me fallut le faire à cheval, et traverser une montagne dont le sommet est rempli de cavités profondes et bourbeuses, souvent dangereuses à passer. Je rencontrai sur mon chemin plusieurs familles de sauvages, et des enfans que j'avais baptisés autrefois. Quoiqu'incommodé par une pluie continuelle, je traversai la rivière Nesqualy sans accident, et le 16 à 7 heures du soir j'étais au fort, où j'eus le chagrin de trouver M. Kitson sur un lit de douleur.

Je commençai sans tarder les exercices de la mission, qui s'y firent assidûment depuis le 16 jusqu'au 27 mai. La matinée était consacrée à l'instruction des femmes et des enfans des Canadiens, et le reste du jour à celle des sauvages. Je leur apprenais les vérités chrétiennes et les prières, comme à des petits enfans, et Dieu bénissait cette occupation, en éclairant l'intelligence de mes pauvres néophytes. Madame Kitson avec sa charité ordinaire, m'interprétait en langue *Nesqualée* et *Tête-plate*, auprès des sauvagesses qui, habillées cette fois à la française, se rendaient régulièrement aux instructions. Deux de ces femmes, pour avoir quitté leurs maris, reçurent la

réprimande publique, ainsi qu'un vieillard qui avait vendu son chapelet.

Je visitais les loges des sauvages, et j'avais constamment la satisfaction de les voir attentifs à mes paroles, répéter un cantique de la composition de Mr. Demers, et plusieurs autres qu'ils avaient appris ; faire le signe de la croix, rapporter fidèlement ce qu'ils avaient entendu dans les instructions précédentes. Charmante simplicité ! Oh ! oui, l'on peut dire que le royaume des cieux est pour ceux qui leur ressemblent.

Le 18 mai, un chef des sauvages qui habitent une île du fond de la baie de Puget, appelé *Sahéwamish*, arriva avec une troupe de ses gens. Un d'eux attaqué de consommation fut préparé au baptême, mais, le 21, ses compagnons, poussés par une crainte superstitieuse, l'enlevèrent, et il fallut faire courir après lui. Le malheureux ne reparut que deux jours après, et fut baptisé. Cet homme âgé de 40 ans manifesta ensuite de grands sentimens de foi, et une résignation parfaite. Je baptisai avec lui 8 enfans, et leurs parens ne témoignèrent pas pour le sacrement de baptême cette méfiance que j'avais remarquée l'année dernière.

Cependant je m'attendais à voir arriver des îles de la baie de Puget trois autres grands chefs appelés *Tslalakom*, *Netlam*, et *Witskalatché*. Hélas ! j'ignorais un événement qui devait déranger tous mes calculs. Un sauvage de ces tribus avait enlevé sa sœur, femme d'un *Sockwamish*, et celui-ci avait repris sa femme et tué son beau-frère. Or, parmi les sauvages, un tel crime ne

demeure point sans vengeance. D'un autre côté, les *Klalams* avaient fait une excursion contre les *Skékwamishs* au moment où ceux-ci étaient réunis pour parler au grand maître de la vie, et avaient été repoussés avec perte de plusieurs des leurs. Dans ces circonstances, les chefs de la baie ne pouvaient entreprendre le voyage de *Nesqually*, sans s'exposer aux plus grands dangers. Je fus sensiblement attristé que le démon de la discorde, en semant la division parmi ces pauvres peuples, les privât des bienfaits de la mission. Ainsi mes instructions furent restreintes aux sauvages des environs, et se firent en dehors du fort, à l'ombre d'un gros arbre qui me servit plusieurs fois d'abri pour baptiser solennellement et célébrer la sainte messe. J'y baptisai entre autres deux enfans qui me furent présentés par un protestant parti de la Rivière-rouge en 1839.

Parmi tous ceux qui fréquentèrent la mission, je remarquai toujours un désir empressé de connaître le chemin de la vie éternelle. On accourait au premier son de la cloche, on prêtait une attention parfaite à mes paroles, et après les instructions données en public, de jeunes sauvages se réunissaient d'eux-mêmes à ma chambre, pour s'affermir sur la manière de faire le signe de la croix et de donner son cœur à Dieu. Qu'il est douloureux pour un missionnaire, d'être tellement gêné dans la distribution de son temps, qu'il faille changer de lieu avant d'avoir, pour ainsi dire, mis la main à l'œuvre ! Il y a tant d'ames qui périssent, qu'un missionnaire voudrait porter à tous le secours de son ministère ; mais dans ces vastes contrées, il lui faudrait les ailes d'un ange pour

voler partout où il y a des âmes à sauver. Ainsi le moment de mon départ arrivait, et je regrettais amèrement de n'avoir pu rencontrer les chefs de la baie. J'avais formé le projet d'aller moi-même les visiter, et de choisir un site, pour établir une mission; mais le moyen d'y parvenir? Je gémissais sur mon insuffisance, quand on m'annonça l'arrivée d'un canot conduit par six hommes et une femme. C'était des envoyés du brave Tslalakom et sa femme, chargés de me conduire au milieu de sa tribu. J'en bénis le ciel, et je communiquai mon projet à M. Kitson. De graves inconvénients semblaient devoir renverser toutes mes espérances. Leur canot était évidemment trop petit pour me conduire, avec un interprète, un serviteur et tout le bagage nécessaire. De plus en me mettant sous leur conduite, je n'étais pas maître de mon retour. Outre ces considérations, y avait-il de la prudence à me confier à ces messagers, au risque de tomber avec eux dans quelques embûches dressées par les tribus ennemies? Je pris donc un canot pour moi seul. J'engageai mon équipage consistant en un interprète, un vieux Canadien du nom de Jean Baptiste Ouvré, et deux sauvages. Le 27, à deux heures après midi, nous voguions sur la belle baie de Puget, accompagné des envoyés de Tslalakom.

Après cinq heures d'une marche favorisée par la marée, l'on campa dans une anse marécageuse, où je trouvai néanmoins quelques familles qui me virent avec un plaisir inexprimable. Je leur fis entendre des paroles de consolation et de salut; l'on fit la prière; on chanta des cantiques, et

J'allai me mettre à l'abri de la pluie sous ma tente. Le jour suivant qui était le grand jour de l'Ascension, je fus privé de la consolation d'offrir à Dieu le saint sacrifice de la messe. La baie offrait à ma vue un spectacle ravissant. Je la vis s'élargir à ma droite en angle droit, et à perte de vue. Des îles en grand nombre se présentèrent à mes regards, séparées par autant de canaux d'une demi-lieue environ de largeur. On dit que les prairies y sont rares, et qu'on y trouve peu d'eau.

J'avais autrefois considéré souvent cette baie sur des cartes, dans le Canada. Je m'y voyais alors, si loin de ma chère patrie, seul au milieu de quelques sauvages..... Cette pensée était peu propre à ranimer mon courage. Mais la religion qui se plaît à courir partout où il y a des misères à secourir ou des pleurs à sécher, me montra du doigt ces âmes infidèles formées à l'image de Dieu, qui languissent dans les ombres de la mort, et la joie ranima mon cœur au point que je trouvai mon sort mille fois plus heureux que celui des grands et des riches du siècle. Jouissez du même bonheur, âmes sensibles et chrétiennes du Canada, qui procurez ces consolations aux missionnaires, par vos aumônes et vos prières ferventes.

Nous dirigeâmes notre embarcation vers l'est, pour cotoyer une île, et l'on me montra bientôt les terres des *Snéhomishs*, dont le chef est un grand homme qu'ils appellent *Le Français*, à cause de ses favoris, l'île des *Skékwamishs*, dont le chef était venu visiter Mr. Demers, l'hiver pré-

cédent, à Cowlitz, et s'en était retourné fort satisfait des paroles et de la réception de la *robe noire*, l'île des *Skachattes*, au milieu de la baie, à trente lieues de Nesqually, et les terres de Tslalakom qui, en 1839, était venu à Cowlitz voir le *grand chef des Français*. Celui-ci avait reçu une règle de bois contenant des marques, pour désigner les siècles depuis la création du monde, et quelques-uns des principaux événemens de l'histoire sainte, et avait ordonné à sa femme de me présenter cette règle que j'appelai par la suite *échelle historique*, et que les sauvages appellent *Sahalé-Stick*, ou *bois d'en haut, bois du ciel ou de Dieu*. Les *Yougletas*, nation barbare et féroce, habitent la grande île de Vancouver, et les *Kawit-chins* une île de la rivière Fraser. Toutes ces nations ont à se défendre contre les cruels *Yougletas* qui les surprennent quelquefois, et leur enlèvent des esclaves qu'ils trafiquent avec d'autres nations du nord.

A trois heures du soir je mis pied à terre, pour m'annoncer aux sauvages de ces lieux, avant de traverser un bras de mer qui me séparait d'une île à droite. J'étais chez les *Snéomishs* qui me reçurent avec plaisir, et parurent m'écouter avec intérêt. Ces sauvages s'occupaient alors à faire sécher du poisson et des huîtres à la fumée et au soleil. Les coquillages sont pour eux une ressource toujours renaissante. Les femmes et les enfans parcourent les battures à marée basse, pour arracher ces huîtres des sables, à l'aide d'un bâton recourbé. A quatre heures j'étais à l'ouest de *Widbey-Island*, qui est une île de 25 lieues de longueur sur une largeur d'environ trois lieues.

On me montra bientôt la dernière pointe des terres des *Klalams*, le détroit de Juan de Fuca, et à une grande distance au nord l'extrémité sud de l'île de Vancouver. Enfin j'approchais d'une pointe où se trouvaient campés un nombre considérable de sauvages, qui se mirent en mouvement dès qu'ils nous aperçurent. On entendit de grands cris à plusieurs reprises, et nous comprimes qu'on demandait d'où nous venions.— Hélas ! je devais bientôt apprendre que ce jour-là même, cette terre avait été ensanglantée par une bataille entre les *Klalams* et les *Skékwanishs*, où plusieurs morts étaient restés sur la place. Je ne savais que penser de ma situation ; mais ne pouvant reculer, j'avançai en récitant le chapelet, pour demander à Marie sa tendre protection, et à Dieu la force et la lumière. La mer était belle, et la lame venant du nord se brisait lentement sur un banc de gravois. Plusieurs sauvages nous suivaient sur le rivage. Quelle ne fut pas ma surprise et ma joie, en apprenant que j'étais au campement même de Tslalakom, qui vint avec empressement me donner la main, suivi d'une foule d'autres, ayant la joie et la bienveillance peintes sur le visage. On se saisit de mon bagage, on le transporte au campement : c'était à qui aurait sa part de fardeau ; et je les suivis en montant une côte escarpée et très-élevée, jusqu'au lieu du campement. Tslalakom me dit alors que tous ses efforts pour empêcher la bataille avaient été inutiles ; que les *Klalams* avaient été les agresseurs en réveillant d'anciens sujets de querelles, et qu'ils avaient été vaincus, parce que, disait-il, ils ne connaissaient point Dieu, ne chantaient point de cantiques, et ne faisaient point

le signe de la croix. Ils s'étaient enfuis en grande hâte, avec leurs blessés, emportant un cadavre et en laissant un autre. Dix loges placées sur le rivage s'étaient enfuies avec les vaincus, transportées de la même épouvante. La tribu de Tslalakom n'avait que quelques blessés. Du reste, la tactique militaire de ces braves guerriers n'est pas des plus savantes. Chaque soldat se place à sa guise, aussi loin que possible, derrière un arbre, à genoux, ou ventre à terre. Telle fut la fin de cette triste journée, où le démon avait réussi à éloigner deux nations qui ne pouvaient plus se réunir autour de la robe noire, sans s'exposer aux coups d'une cruelle vengeance.

Le jour suivant qui était un vendredi, je fis planter en terre quatre poteaux, près de ma tente. On y fixa des perches en haut et en bas, auxquelles on attacha des nattes ; et j'avais une chapelle. Une pièce de bois grossièrement équarrie, placée sur des bois de travers soutenus par quatre piquets terminés en fourche, c'était mon autel : et le sauvage charpentier était ravi de son ouvrage. Les nappes d'autel furent déployées, les ornemens sacrés et le calice exposés à la vue. Ces objets religieux étaient autant de merveilles pour les pauvres sauvages, qui ne pouvaient se lasser de les admirer. Deux hautes perches furent fixées en terre près de la chapelle, et ma grande échelle chronologique, écrite sur du papier large de quinze pouces sur six pieds de longueur, fut attachée à une natte et hissée à la traverse d'en haut. Les sauvages en silence et assis en cercle autour de moi, portaient leurs regards étonnés, tantôt sur cette échelle, tantôt sur la cha-

pelle, et témoignaient un désir extrême d'en savoir la signification. La prière commença, l'Esprit-saint fut invoqué, je fis faire le signe de la croix en jargon Tchinouk, et à ma grande surprise, l'assemblée entière, hommes, femmes et enfans, tous exécutèrent l'action en prononçant les paroles, Tslalakom à leur tête, comme des chrétiens fervens. J'entonnai un cantique sur l'air, *Tu vas remplir le vœu de ta tendresse ;* et mon étonnement augmenta lorsque j'entendis cette foule d'habitans des forêts répéter et continuer ce cantique, avec une précision exacte.— J'en commençai un autre en l'honneur de la sainte Vierge, sur l'air : *Je mets ma confiance ;* et je ne pouvais revenir de mon étonnement, en l'entendant répéter aussi bien que le premier. Je bénissais Dieu des progrès surprenans que le chef Tslalakom avait fait faire à ce pauvre peuple, avant l'arrivée des missionnaires dans ces régions lointaines. J'admirais les heureuses dispositions de ces infidèles pour la foi, et les moyens extraordinaires dont la divine providence s'était servie pour les éclairer de sa lumière. Je me félicitais de mon bonheur, et ma joie se manifestait par des larmes, qu'il fallait cependant comprimer pour ne point montrer de faiblesse.

J'étais revêtu d'un surplis, et les premières instructions étaient commencées, lorsque Witskalatché avec une partie de sa tribu, arrivant d'un autre côté de l'île, vint me donner la main. Netlam à la tête des siens parut de même. Les chefs prirent place dans les premiers rangs, et les autres se placèrent en arrière et en côté, ainsi que les femmes et les enfans. Je m'habillai

pour dire la sainte messe, et revêtu de l'aube, je tâchai de leur faire comprendre ce que c'est que la messe, *la grande prière des chrétiens catholiques*, l'usage du calice, ce qu'allaient devenir le pain et le vin, ce qu'avait fait Jésus-Christ pour le salut du monde. Je fis faire le signe de la croix qui fut répété par toute l'assemblée. Witskalatché et Netlam n'en avaient pas cédé à Tslalakom en zèle et en intelligence pour instruire leurs tribus. Un cantique fut entonné et long-temps répété pendant la sainte messe. A ce chant, à cet accent pénétrant de franchise et de sincérité, je me croyais au ciel, plutôt que sur une terre sauvage et barbare, dans l'admiration de ce qui se passait et que je voyais de mes yeux. Les deux cantiques furent répétés tour à tour avec cette ferveur naïve si capable d'émouvoir les cœurs les plus durs. Le saint des saints était descendu sur cette terre couverte de crime. Une satisfaction infinie avait été offerte à Dieu le Père pour ces peuples assis dans les ténèbres du paganisme. Pouvait-il les laisser périr ? Non... et jamais je n'éprouvai de si douces émotions, et plus d'espérance !

Il arriva encore plusieurs bandes de sauvages après la messe, et parmi eux se trouva un Klam qui parla de la nécessité de faire la paix. Toutes ces tribus se comprennent, quoique leurs idiômes diffèrent en bien des points. Je continuai mes instructions jusqu'à 5 heures du soir, et la journée se termina par la prière, le chapelet et le chant des cantiques. Le corps du Klam tué dans la bataille du jour précédent, fut retrouvé, et mis en terre par les anciens ; car les

jeunes gens ne touchent point aux cadavres, dans la persuasion que cette œuvre abrégérait leurs jours.

Le samedi, 30 mai, un grand nombre de sauvages arriva de divers points de l'île, et ils se montrèrent aussi attentifs que la veille aux instructions, et aussi recueillis pendant le saint sacrifice de la messe. Désirant visiter cette île, je me fis accompagner de plusieurs sauvages, et je dirigeai mes pas vers le nord, laissant derrière moi de vastes prairies bordées par une lisière verdoyante de bois. Le sol me paraissait riche et abondant en paturages. Je visitai d'abord le campement des Klalams, à l'ouest de l'île, et de là traversant à l'est, au milieu d'une forêt de sapins, je tombai dans une prairie divisée en compartimens cultivés par les sauvages. C'était des champs de patates plantées par rangs beaucoup trop serrés, quoique les tiges me parussent vigoureuses. Les sauvages n'ont d'autre instrument de culture, que le même bâton courbé dont ils se servent sur les battures pour arracher les huîtres des sables. Je ne manquai pas d'encourager cette industrie, en leur donnant l'espérance qu'un missionnaire viendrait bientôt s'établir au milieu d'eux, qui leur procurerait des grains, des charrues, et même des chevaux et autres animaux. J'arrivai ensuite à la demeure de Netlam, située sur la pointe est de l'île. C'est une loge construite avec des troncs d'arbres bruts, formant un quarré long de trente pieds sur vingt, surmonté d'une espèce de comble couvert de nattes, dans lequel est laissée une ouverture pour le passage de la fumée. Une tapisserie

aussi de nattes orne intérieurement les murs : c'est un palais. Netlam m'y attendait avec plusieurs autres sauvages qui s'y étendirent de toute leur longueur. On me désigna une place où l'on avait mis plusieurs plis de nattes pour m'y asseoir. La polygamie ne règne point dans cette maison, comme dans celles des autres chefs, et je regrettais amèrement de n'avoir pas le temps de préparer au baptême et au sacrement de mariage ces intéressans époux qui ne soupiraient qu'après ce bonheur. Je les encourageai à vivre dans l'union, et avant de les quitter, je les fis mettre à genoux, faire le signe de la croix, chanter un cantique, et je récitai à genoux la prière de St. François-Xavier pour la conversion des infidèles, après quoi je descendis au bord de l'eau où je trouvai 15 loges dont le chef m'avait accompagné jusque là. Ces sauvages qui n'avaient jamais vu la robe noire, poussèrent un cri, et chacun s'approcha, se mit en ligne, hommes, femmes et enfans, au nombre de plus de 150 pour me donner la main. Après cette cérémonie de stricte étiquette, je fis faire le signe de la croix à tout le monde, chanter des cantiques qu'ils avaient appris comme les autres tribus, et je finis par leur recommander d'apporter leurs enfans au baptême, en venant le lendemain à la messe. Je les laissai comblés de joie, pour retourner à ma tente, où je trouvai une réunion nombreuse de sauvages, qui m'écoutèrent avec une attention dont je profitai pour les détacher de la polygamie. Cette instruction se prolongea fort tard, malgré un grand vent qui me fatigua beaucoup, par l'agitation des flots, et le bruit des feuillages.

Le jour suivant qui était le dimanche, 31 mai, je vis arriver de grand matin les Skachattes avec leurs femmes et leurs enfans de divers points de l'île, ayant à leur tête le grand chef Netlam. Witskalatché habillé à la française, avec pantalons, chemise, sous-veste, surtout orné d'une étoile en porc-épic, chapeau, cravatte, tout au complet, parut à la tête des siens, accompagné de plusieurs chefs inférieurs. Tslalakom se présenta aussi avec les Sokwamishs, et chacun se plaça avec un grand cérémonial, suivant son rang, au nombre de plus de 400 personnes. Les exercices de la veille furent répétés avec la même édification, avant et pendant la sainte messe.— Je ne pouvais maîtriser mon émotion, à la vue de cette nombreuse assemblée, si avide du royaume des cieux, à ce chant si pur et si expressif, dont les accens si naturels me paraissaient surpasser en beauté les plus savantes compositions des maîtres en musique. Cependant j'avais donné des ordres pour le dîner. Du saumon et du chevreuil fumés furent servis sur des nattes déployées sur l'herbe, et les convives, étendus à l'entour, la joie peinte sur le visage, faisaient honneur à ce repas *splendide*, sans autres instrumens de table que ceux de la bonne nature. Il y eut grande *fumerie*, signe de paix et d'union entre ces nations, et pour cela je ne mesquinai pas sur le tabac. Au milieu de la causerie bruyante et joyeuse de cette assemblée, un cri éclatant se fait entendre : la foule des assistans se lève : une lourde croix de vingt-quatre pieds de longueur, et préparée la veille, s'avance majestueusement portée sur les épaules de quelques sauvages, aux acclamations de tout le monde.

Elle est dirigée vers le lieu où elle doit être plantée, et elle est bénite avec solennité. Chacun s'empresse d'imiter la *robe noire*, d'adorer Jésus en croix, de se prosterner et de vénérer ce bois sacré qui porta le prix du salut du genre humain. L'air retentit du chant de cantiques répétés à l'envie par cette multitude de sauvages, rendant hommage pour la première fois au vrai Dieu. A ce spectacle touchant en succéda un autre. Les femmes et leurs enfans sont placés sur deux lignes, le reste de la foule se range aux extrémités, et je me place au milieu avec les chefs et les pères des enfans. J'interroge, j'exige des promesses, j'explique de nouveau la création, la chute d'Adam, la rédemption, l'institution des sept *médecines* (les sept sacremens), et particulièrement du baptême. Quelle était attendrissante cette profession unanime de foi en Jésus-Christ et en sa sainte église ! Qu'il était touchant ce cri porté par les anges jusqu'au trône de l'éternel ! "Oui, nous croyons en Dieu qui a tout créé.... Oui, nous croyons en Jésus-Christ qui nous a rachetés.... Oui, nous croyons qu'il a fait sept médecines pour nous sanctifier.... Oui, nous croyons que Jésus-Christ n'a fait qu'un seul chemin pour aller au ciel.... Oui, nous promettons de garder et de suivre le chemin de la *robe noire*, qui a été fait par Jésus-Christ ; et nous rejetons celui qui a été fait depuis par des hommes.... Oui, nous rejetons le démon.... ses pensées.... ses paroles.... ses actions.... Oui, nous désirons connaître, aimer et servir le grand maître." Alors commencèrent les cérémonies du baptême qui durèrent quatre heures, pendant lesquelles je baptisai 122 enfans. La

chaleur était suffocante ; il était six heures et demie du soir, chacun se retira.

Ces sauvages qui adoraient le soleil, ont une idée de la création et du déluge, et même de la rédemption. C'est une croyance traditionnelle chez eux, qu'un homme puissant est apparu un jour, et qu'il réprima la malice d'un être malfaisant. Ils croient aussi à l'immortalité de l'âme ; mais qu'après la mort leurs âmes restent aux environs de leurs demeures ; en sorte que plusieurs furent surpris et contrariés, quand je leur expliquai le bonheur du ciel : ils paraissaient aimer mieux le séjour de cette terre que d'aller jouir des béatitudes célestes. Il y a dix ans qu'ils ont entendu parler pour la première fois d'un *grand maître du ciel*, et d'un jour où ils viendraient à le servir. Cette idée leur vient sans doute de quelques bourgeois ou engagés de la compagnie avec lesquels ils ont eu des rapports fréquens par le commerce des pelleteries ; et cette connaissance leur a fait sanctifier le dimanche à leur manière, par des jeux et des danses jusqu'à l'épuisement.

Le premier jour de juin fut consacré tout entier aux instructions et aux exercices ordinaires.— Je distribuai des échelles chronologiques, des images, des croix et des médailles ; et j'étais chagrin de n'avoir pas assez de ces objets, pour lesquels les sauvages ont un goût tout particulier.

Le jour suivant fut celui de mon départ, au grand regret des pauvres sauvages. Le temps que j'avais passé au milieu d'eux m'avait paru bien court, et mes fatigues avaient été payées au centuple. Je recommandai donc aux chefs de

faire des *loges* plus grandes sur leurs terres, pour s'en servir comme de chapelles, et d'y réciter les prières du matin et du soir, ainsi que des dimanches ; d'élever des croix semblables à celles qu'ils avaient sous leurs yeux et que j'allais laisser sous leurs soins. Je leur promis un prêtre aussitôt qu'il serait possible. Il se fit des harangues par les chefs pour encourager leurs gens à suivre les instructions du prêtre, et à rejeter tout autre *chemin* que celui qu'il leur indiquait. Il s'en fit pour conclure la paix avant le départ de la *robe noire* ; et à cette fin l'on députa Witskalatché vers les Skékwamishs, et j'eus le bonheur de contribuer à la réconciliation de ces nations, en changeant de route pour mon retour à Nesqualy. Ayant fait présent à Netlam de ma grande échelle chronologique, ce chef s'offrit de me conduire lui-même dans son grand canot.—Ainsi je partis du village de Netlam dans une pirogue qui n'était pas à demi-chargee de treize hommes avec tout mon bagage.

J'aperçus bientôt sur l'île voisine un fort en pieux d'environ 18 pieds de hauteur, à la façon de ceux de la compagnie, et j'appris que les sauvages avaient construit ces retranchemens pour se préserver des incursions de Yougletas.

Sur la pointe est de Whitbey-Island je vis un autre fort semblable, surmonté aux quatre coins de statues ou formes d'hommes en faction. Nous y fîmes une pause, et je donnai la main à 125 personnes qui s'empressèrent d'apporter des provisions, du gibier, du saumon et d'autre poisson. Je priai et j'instruisis, et ces exercices se renouvelèrent à un second et troisième fort, où

l'on nous témoigna la même bienveillance, et où l'on accourait en foule pour voir la *robe noire*. Traversant à l'est, vers une île, j'allai camper chez les Skékwamishs qui avaient livré bataille aux Klalams, comme je l'ai rapporté plus haut. Leur chef Sialapahen les avait instruits avec autant de succès que Tslalakom et Nélam. On fit le signe de la croix, on chanta, on pria, et je leur fis une instruction sur les principales vérités du christianisme ; après quoi on parla de la réconciliation. Ma harangue leur fut adressée en leur langue par mon interprète *Patiwao* avec une force et une éloquence qui m'étonnèrent. Celles des sauvages de part et d'autres furent animées et durèrent quatre heures. Il fut enfin convenu que les Skékwamishs donneraient deux fusils aux Klalams pour les deux hommes qui avaient perdu la vie dans le combat. Witskalatché les reçut et partit immédiatement pour aller porter ces gages de réconciliation aux parens des défunts, qui doivent en ces cas envoyer quelque autre objet en retour, comme signe d'acceptation.

Avant de quitter ces lieux je baptisai 95 enfans, et un adulte en danger de mort ; et cette cérémonie se fit avec la même solennité que celle du dimanche précédent. Je quittai cette île le 3, à trois heures après midi. La marée qui nous était contraire, la chaleur étouffante, la paresse naturelle des sauvages me firent languir. Ma vue cependant était réjouie par la beauté des sites, qui se reflétaient sur les eaux comme dans une glace pure. J'apercevais dans toute sa beauté le mont Rainier qui élève majestueusement sa cime conique couverte de neiges éternelles. Sa

base ne me parut point alors élevée sur une chaîne de montagnes, comme je l'ai dit dans un autre rapport, mais assise au milieu de vastes forêts. La chaîne de montagnes que l'on voit entre ce mont et Cowlitz m'avait ci-devant induit en erreur.

J'arrivai, le 4 juin, à Nesqually, où j'eus le plaisir de trouver Mr. Kitson en retour de santé. Je récompensai mes sauvages, et je partis immédiatement pour Cowlitz, où j'arrivai le 6 du même mois. Une chapelle y fut levée, et j'en partis, le 19, pour Vancouver où je me rendis le 21. J'en partis le 25, et j'arrivai à Wallamet, le 27, à midi. Mr. Demers, que je rencontrai à Cowlitz à son retour du fort George, devait en partir, le 29, pour Colville. Je passai le reste de l'été à St. Paul de Wallamette, m'occupant à instruire les habitans de ce poste et ceux des environs.

Mr. Demers est venu me voir à son retour de Colville. Il a baptisé à ce fort, et le long de sa route, beaucoup d'enfans de blancs et de sauvages. Il s'est rendu à Cowlitz pour y passer l'hiver et y faire mettre la main à la chapelle du lieu. J'ai fait faire ici, au commencement d'octobre dernier, la première communion à deux garçons, deux femmes et quatre filles. Les habitans ont levé la charpente d'une maison de soixante pieds sur vingt-cinq, laquelle doit servir de salle publique et en même temps de logement au bedeau.

Un père Jésuite, Mr. de Smet, envoyé par Mgr. l'évêque de St. Louis, s'est rendu à cinq

jours de marche de Colville. (a) Il a été charmé des dispositions des sauvages *Têtes-plates* et autres qu'il a visités ; et il est reparti avec l'intention de revenir, le printemps prochain, accompagné de plusieurs missionnaires de son ordre, pour fonder une mission permanente chez ces nations. Ce digne apôtre m'a écrit, avant son départ, une lettre que je crois devoir transcrire ici, pour l'édition de Votre Grandeur et des associés de la propagation de la foi.

Lettre du R. P. de Smet (b) à Mr. Blanchet.

“ Fourche de Jefferson, 10 août 1840.

“ Très digne et révérend Monsieur,

“ La présente que j'ai l'honneur de vous écrire surprendra votre Révérence, vous venant d'un inconnu ; mais en qualité de coopérateur dans la vigne du Seigneur, et dans un pays si éloigné, elle ne saurait vous être désagréable. Je voudrais avoir le loisir de donner à votre Révérence tous les détails de ma mission aux Montagnes, mais Mr. Brouette qui a voulu se charger de porter ma lettre au Fort, part à l'instant même,

(a) Le poste où s'est arrêté le Révérend Père de Smet, est situé à environ 350 lieues du fort Vancouver, sur le territoire américain dépendant du diocèse de St. Louis.

(b) Le R. P. de Smet écrivant dans une langue qui n'est pas la sienne, on ne devra pas être surpris de trouver dans sa lettre quelques expressions qui sentent un peu l'étranger.

et ne peut m'accorder que quelques minutes. Votre Révérence saura donc que Monseigneur Rosati, évêque de St. Louis, de concert avec mon supérieur provincial de la compagnie de Jésus au Missouri, pour satisfaire aux demandes et aux désirs souvent réitérés des *Têtes-plates*, des *Pends-d'oreilles*, et d'un grand nombre de *Nez-percés*, m'ont envoyé aux Montagnes pour visiter ces différentes nations. J'ai trouvé les deux premiers peuples dans les meilleures dispositions désirables, bien déterminés à se ranger parmi les véritables enfans de Jésus-Christ. Le peu de semaines que j'ai eu le bonheur de passer parmi eux, ont été parmi les plus heureuses de ma vie, et me donnent le ferme espoir, avec la grâce du Seigneur, de voir bientôt renaître dans ces pays si long-temps abandonnés, la ferveur des premiers chrétiens. Depuis que je me trouve parmi eux, je leur fais quatre ou cinq instructions par jour : il n'y a pas à les lasser ; tous se rendent à ma loge au premier son de la cloche ; ils paraissent ne vouloir perdre une seule de mes paroles, qui ont rapport à les instruire des affaires du ciel ; et si j'avais les forces pour les parler, ils m'écouteraient avec plaisir des journées et des nuits entières. J'ai baptisé environ 200 de leurs petits enfans, et j'ai l'espoir de baptiser sous peu 150 adultes.

“ L'objet de ma mission était de visiter une grande partie du territoire de l'Orégon, et de faire ensuite mes rapports à mon évêque et supérieur sur les endroits les plus favorables d'ouvrir des missions. J'ai trouvé tant de bonnes dispositions dans les sauvages des plaines, que j'ai changé

mon plan de voyage. Je retourne à St. Louis avant l'hiver, afin de retourner sur mes pas dans le commencement du printemps prochain, avec une petite caravane de missionnaires qui se préparent à St. Louis. Les *Soshonies* et les *Serpens* désirent d'avoir un établissement : les *Têtes-plates* et les *Pends-d'oreilles* n'ont rien de plus à cœur. Les *Nez-percés* m'ont paru fatigués de leurs soi-disant ministres à femmes, et montrent une grande prédilection en faveur des prêtres catholiques. Nous trouverons donc pour quelques années à nous occuper dans ces montagnes sans nous lancer plus avant dans les terres. J'espère cependant qu'avant l'hiver de 1841, j'aurai l'honneur de rendre une visite à votre Révérence, afin d'être aidé par vos conseils, et de travailler de concert à gagner ces pauvres nations à Jésus-Christ.

“ Mes respects au Révd. Mr. Mars (Mr. Demers).

“ J'ai l'honneur d'être, &c.

“ P. J. DE SMET, Soc. Jes. Miss.”

Je me réjouis bien sincèrement de voir les Révérends Pères Jésuites établir une mission dans notre voisinage. Cette mission ne peut que faire de grands progrès, sous la conduite d'une société d'hommes à qui la religion a été et est encore redevable de tant de succès dans toutes les parties du monde, et particulièrement chez les

nations infidèles. Mais nous n'en serons pas pour cela plus soulagés dans nos embarras et nos peines, réduits que nous sommes, Mr. Demers et moi, à nos seuls efforts pour une moisson si abondante. N'importe, le Seigneur tirera sa gloire des travaux de ces zélés missionnaires: pour nous, nous ne sommes pas dignes d'en faire davantage.

Je suis en correspondance avec MM. Maigrêt et Walsh, missionnaires aux îles Sandwich. Le premier m'a écrit, à la date du 8 août dernier, que son évêque, Mgr. Rouchouse, évêque de Nilopolis, vicaire apostolique de l'Océanie Orientale, fait des merveilles dans les îles de sa juridiction. Ce prélat arriva à *Oahu*, une des îles Sandwich, le 13 mai précédent, au grand déplaisir des ministres Méthodistes qui avaient fait tous les efforts imaginables pour empêcher les prêtres catholiques de s'y établir. 200 néophytes avaient été baptisés la veille de la Pentecôte, et plusieurs milliers sollicitaient la même faveur.— Le 9 août, 280 avaient été confirmés. On a commencé dans cette île la construction d'une grande église, dans laquelle on espérait pouvoir célébrer la sainte messe avant la fin de l'automne. Huit prêtres sont employés aux îles Marquises, sous les ordres du même évêque, et s'attendent à voir leurs efforts couronnés du même succès.

Voilà des missions qui s'avancent rapidement, tandis que la nôtre demeure en arrière, faute d'auxiliaires, quoique nous succombions sous le poids des fatigues. Oui, Monseigneur, sans un miracle de la protection divine, nous ne pourrions

conserver le terrain conquis à Jésus-Christ.— Nous avons des ennemis visibles et invisibles, qui s'attaquent à nous, à nos sauvages et même à nos Canadiens. Il me semble cependant que le ciel nous favorise, et nous devons ce bonheur aux prières ferventes des âmes pieuses du Canada, qui ne sauraient jamais comprendre le bien qui s'opère ici par leurs prières et par leurs aumônes.

J'ai l'honneur, &c.

F. N. BLANCHET, Ptre. Missionnaire.

A la suite de cette lettre, nous sommes heureux d'informer le lecteur que deux jeunes prêtres, MM. Antoine Langlois et Jean Baptiste Bolduc, sont partis de Québec, au commencement du mois de septembre dernier, pour aller porter aux fondateurs de la mission de la Colombie un secours qu'ils réclament d'une manière si pressante. Dans l'impossibilité de faire le trajet par l'intérieur des terres, ils se sont décidés à prendre la voie de la mer, et se sont embarqués à Boston, sur un vaisseau (le *Douglass*) allant à Valparaiso, dans le Chili, un des principaux ports de l'Amérique du Sud, sur l'Océan pacifique. De là ils iront aux îles Sandwich, d'où ils se rendront en quinze ou vingt jours de navigation au fort Vancouver, principal poste du territoire de la Colombie. Comme les occasions de Valparaiso aux îles Sandwich et de là au fort Vancouver ne sont pas très

communes, et que la distance à parcourir par les nouveaux missionnaires n'est pas moindre de six à sept mille lieues, on calcule qu'ils ne pourront guère arriver à leur destination avant le milieu de l'été prochain. Espérons que le Seigneur les protégera dans leur marche, et les fera arriver heureusement au terme de leur voyage.

MISSION DU LAC ABBITIBBI.

L avait été convenu entre Nos Seigneurs les évêques de Québec et de Montréal que cette mission serait faite, le printemps dernier, par Mr. Moreau chargé de la mission de Témiscaming, appartenant au diocèse de Montréal, et que par compensation, Mr. Payment, missionnaire du St. Maurice, au lieu de suivre la voie ordinaire pour aller à sa mission, s'y rendrait en passant par l'Ottawa et les rivières et lacs de l'intérieur des terres, et visiterait, chemin faisant, les sauvages du *Grand-lac* et du lac *La truite*, du diocèse de Montréal, lesquels avaient reçu avis, l'année précédente, de se trouver à une époque déterminée au lac la *Barrière* pour y rencontrer leur missionnaire. Nous regrettons de voir par la lettre publiée ci-après de Mr. Moreau à Mgr. l'évêque de Québec, que l'intempérance a beaucoup nui au succès de la mission. Cette malheureuse passion mettra toujours un grand obstacle aux travaux des missionnaires, tant que ceux qui ont en mains le pouvoir de le lever, con-

tinueront de porter à nos infortunés sauvages cette *eau de feu* qui leur a été de tout temps si pernicieuse. Puisse le Seigneur inspirer aux hommes, que des intérêts temporels mettent en rapport avec ces faibles enfans de la nature, la généreuse résolution d'abandonner un commerce si contraire aux sentimens d'humanité dont ils s'honorent.

Mr. Moreau démontre, à la fin de sa lettre, l'importance qu'il y aurait de faire visiter par des prêtres catholiques les différentes tribus sauvages qui habitent le voisinage de la *baie James*. Il est douloureux de penser que la disette d'ouvriers, plus peut-être que celle des moyens, va probablement retarder encore l'exécution de cette bonne œuvre. Que les membres de la société de la propagation de la foi redoublent de ferveur dans leurs prières, pour obtenir du ciel que la bonne nouvelle du salut puisse être prochainement annoncée à ces peuplades infidèles, au milieu desquelles on travaille activement, mais avec peu de succès en apparence, à établir le règne de l'erreur.

Lac des Deux Montagnes, 2 octobre 1841.

Monseigneur,

Il eût été sans doute plus convenable de donner à Votre Grandeur, dès mon arrivée, quelques détails sur la mission que j'ai faite, cette